Document generated on 10/12/2024 12:47 a.m.

L'Inconvénient

Document 1 - François Blais

David Bélanger

Number 80, Spring 2020

Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93702ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bélanger, D. (2020). Document 1 - François Blais. *L'Inconvénient*, (80), 20–20.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2020

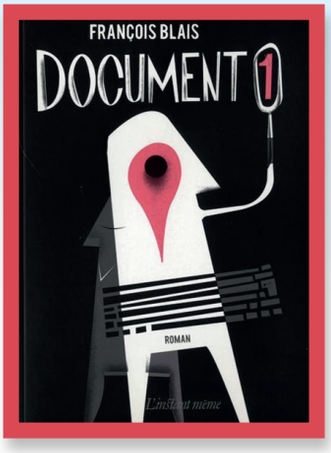
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Document 1

François Blais

Enseigner *Document 1* de François Blais est un bonheur facile : l'œuvre suscite l'enthousiasme immédiat des étudiants en lettres. Elle suscite aussi un plaisir de l'ordre du soulagement : tout le monde progresse dans son apprentissage de la littérature avec la conscience confuse des conventions, des jeux de coulisses, de l'éthos nécessaire que convoque l'écrivain, des thèmes prescrits et interdits, des usages légitimes et vulgaires, et François Blais lance un vibrant *et basta* avec *Document 1*, ou pour le dire avec la fameuse formule du conte d'Andersen : il pointe l'empereur, l'empereur est nu.

Toute la production de François Blais est pétrie de ce geste très postmoderne, ce refus des « autorités » et des « usages » en place, cette présentation réitérée de l'arbitraire – du signe, des goûts, des valeurs. C'est cependant avec *Document 1* que cette esthétique – et cette éthique – trouve sa forme idoine. Tess et Jude sont les mêmes perdants sympathiques que Blais avait mis en scène dans ses livres précédents, mais ici ils prétendent à la littérature, ils veulent écrire un livre pour – improbable mais vrai – toucher de l'argent. Très vite, faire de la littérature consiste à maîtriser un art de la fraude. L'écrivain grand-mérois qui les assiste dans leur forfait, Sébastien Daoust, est d'ailleurs coiffé de l'épithète « as de la bullshit ». Ce dernier personnage constitue, en ce sens, le symbole même de la postmodernité du roman. Écrivain de « romans hermétiques » imbuvables, Sébastien Daoust a commis une thèse de doctorat sur Paul Valéry avant de se retirer à Grand-Mère pour y travailler comme ouvrier dans la construction de bateaux. Cette trajectoire revêt vite tous les signes cyniques attendus : c'est parce qu'il n'y croit plus – à la littérature, à l'art, à la beauté de ces habits neufs – qu'il se tourne vers le concret et dégringole l'échelle sociale.

Il reste à déterminer qui, de Tess, la narratrice, ou de Sébastien, est le plus cynique. Car si Sébastien cesse de croire à la littérature à laquelle il avait, pour ainsi dire, donné sa vie, Tess, quant à elle, ne comprend pas le système de croyances qui fonde la littérature. Elle aime *La recherche* de Proust et *The Texas Chainsaw Massacre* de Hooper. Elle travaille chez Subway et sait citer de grands noms. Il n'y a pas de foi dans son geste, pas de joute d'apparences, pas de vanité formelle ; elle saisit bien que Sébastien Daoust est plus du type « Café de la Voûte » que « Bar Chez Véro », mais là s'arrête sa compréhension de l'habitus de classe et de la distinction culturelle. La postmodernité vibrante de ce roman réside dans cette structure, en vérité. La narration parle hors de l'institution et de son *illusio*, présentant les rouages institutionnels, les aliénations personnelles, les ambitions risibles qui grèvent ceux qui vont encore s'asseoir sur les bancs du temple.

Voilà en quoi le roman fascine. Il nous raconte, avant *La vie littéraire* de Mathieu Arsenault et *Ce qu'on respire sur Tatouine* de Jean-Christophe Réhel, après la poésie désacralisante de Patrice Desbiens et les Ferron de Réjean Ducharme, la possibilité d'un rapport libéré à la littérature ; en pointant les rouages techniques des maisons d'édition et les idéologies de l'enseignement de la littérature, *Document 1* rend possible une écriture pour les lecteurs, une écriture affranchie, qui ne soit pas forcément une écriture pauvre et sucrée. C'est l'entre-deux que décrit François Blais, la joie postmoderne d'une démocratie littéraire, qui met Proust dans une usine et James Joyce au même niveau que l'art de confectionner un sandwich. ■

David Bélanger

2012